

### 27 juillet 1214 : Bataille de Bouvines (victoire française).

Le roi Philippe II de France dit l'Auguste est victorieux de Jean d'Angleterre dit *sans terre* lors de la bataille des mêmes nom et endroit.

#### Lire sur TB :

- [27 juillet 1214 : La bataille de Bouvines](#)
- [La bataille de Bouvines \(27 juillet 1214\), par l'historien Ernest Lavisse](#)

### 27 juillet 1302 : bataille de Bapheus (guerres turco-byzantines).

**La bataille de Bapheus s'est déroulée entre l'armée ottomane dirigée par Osman 1<sup>er</sup> et l'armée byzantine (composée en partie de mercenaires [alains](#)) dirigée par le général Georges Muzalon et Michel IX Paléologue, le fils d'Andronic II Paléologue.**

\*\*\*

L'offensive victorieuse du général Jean Tarchaniotès en 1298 contre les émirats turcs s'est révélée sans lendemain ; Ces émirs ont peu à peu mis à mal les possessions asiatiques de l'empire byzantin, profitant du remplacement de Jean par des chefs de guerre souvent moins compétents. De plus, les mercenaires, souvent non payés, désertent les rangs de l'armée byzantine. Pour défendre la Bythinie, Andronic II profite de l'arrivée d'Alains qui fuient les Mongols et demandent l'asile. Andronic les envoie en Anatolie où il les met sous le commandement de son fils Michel. Les Alains sont entre 10 000 et 16 000 dont la majorité de femmes et d'enfants. En 1302, lorsque Michel IX prépare son offensive, il reste à Magnésie où ses officiers l'encouragent à la prudence, du fait de son absence d'expérience militaire. Face à cet immobilisme, les Turcs ravagent les campagnes alentour. Les Alains ne comprenant pas cette stratégie demandent à quitter les rangs de l'armée tandis que les éléments byzantins de celle-ci abandonnent la campagne, écœurés de voir leurs biens détruits impunément. Andronic réussit à rassembler l'argent nécessaire pour solder les Alains trois mois supplémentaires.

Au terme des trois mois, les Alains commencent à désertir tandis que les Turcs resserrent leur pression autour de Magnésie. Face au danger, Michel IX décide de battre en retraite vers l'ouest entraînant le reste de son armée. Celle-ci passe par Pergame alors que ses arrières sont constamment harcelés par les Turcs. À Pergame, la population panique devant cette retraite et fuit soit vers l'Hellespont soit pour la majorité vers l'Europe. La plupart des Alains réussissent à se replier en Europe où l'armée byzantine les soumet et les oblige à implorer le pardon de l'empereur.

Pendant ce temps, le corps d'Alains envoyés le long du Sangarios, la frontière entre les Byzantins et les Turcs, fait aussi face à une offensive turque. Cette armée, commandée par le général Muzalon, est composée de 2 000 hommes. Elle fait face à 5 000 Ottomans dirigés

par Osman 1<sup>er</sup>, le fondateur de la dynastie ottomane. La bataille se déroule près de Nicomédie le 27 juillet 1302. Les Alains sont vaincus par les Ottomans et se replient dans Nicomédie, laissant les troupes d'Osman ravager les campagnes environnantes.

Moins d'un an après cette écrasante victoire, les Ottomans affronte une nouvelle fois l'armée de Paléologue dans les plaines de Dimbos et l'empereur byzantin est encore une fois vaincu face à Osman.

Les Ottomans grâce à cette victoire pillent impunément les campagnes byzantines de la Bithynie. Seules les grandes villes telles que Brousse, Nicée ou Nicomédie sont en sécurité. La plupart des paysans fuient en direction de l'Europe devant l'insécurité régnant sur leurs terres. Peu de temps après, une armée dirigée par Progonos Sgouros est aussi vaincue par les Ottomans. Toutefois, Andronic parvient à gagner les services de la Compagnie catalane, un groupe de mercenaires catalans expérimentés qui est envoyé en Asie Mineure repousser les Turcs en 1304.



**27 juillet 1675 : mort à 63 ans du grand maréchal de France Henri de La Tour d'Auvergne, dit Turenne.**

**Henri de La Tour d’Auvergne, dit Turenne, né le 11 septembre 1611 au château de Sedan (Ardennes) et mort le 27 juillet 1675 près de Sasbach (Principauté épiscopale de Strasbourg, Saint-Empire romain germanique), est un gentilhomme et célèbre militaire français passé à la postérité sous le nom que lui donne son titre de vicomte de Turenne.**



Maréchal de France en 1643 et maréchal général des camps et armées du roi en 1660, il est l’un des meilleurs généraux de Louis XIII puis de Louis XIV. Figure populaire, stratège de grand talent, gloire militaire du Grand Siècle par excellence, il reste un maître incontestable de l’art de la guerre. De son vivant, il fut considérablement admiré et de ses soldats et des grands maréchaux de l’Europe ; lorsqu’il apprend la mort de Turenne à la bataille de Salzbach, Montecuccoli s’exclame : « *Aujourd’hui est mort un homme qui faisait honneur à l’Homme.* » Napoléon, lui-même, admirait son génie militaire, et affirma qu’il était « *le plus*

*grand commandant de l'ère moderne* ».

Issu de l'illustre Maison de La Tour d'Auvergne dont descend la reine de France Catherine de Médicis, il est le fils cadet d'Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon et prince souverain de Sedan, vicomte de Turenne, premier gentilhomme de la chambre d'Henri IV, maréchal de France en 1592. Par sa mère, Élisabeth de Nassau, il est le petit-fils de Guillaume 1<sup>er</sup>, prince d'Orange et Stathouder de Hollande, Zélande et Frise. Son frère aîné qui relèvera les titres de leur père est Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne (1605-1652), longtemps l'âme de la Fronde, qui devra céder sa principauté à la France.

Élevé dans la religion réformée, il se convertit au catholicisme en 1668 sous l'influence de Bossuet. Il accède aux plus hautes dignités : prince étranger en 1651, maréchal de France en 1643 puis maréchal général en 1660.

Turenne épouse le 2 août 1651 Charlotte de Caumont La Force, fille d'Armand Nompar de Caumont, au château de La Boulaie, à Auteuil (Normandie). Elle mourut en 1666. Ils n'eurent pas d'enfants.

Cadet d'une famille souveraine, il est destiné à la carrière des armes. Pendant la guerre de Trente Ans, par commission du 17 janvier 1625, le jeune vicomte lève à l'âge de 14 ans, un régiment d'infanterie qui porte son nom.

La même année, il fait ses premières armes dans l'armée hollandaise en tant que simple soldat, sous les ordres de son oncle, le *stathouder* Frédéric-Henri d'Orange-Nassau, qui lui offre un commandement en 1626. Le régiment qu'il avait créé en France est licencié en mai 1626. En 1627 et 1628, il participe aux sièges de Klundert, de Willemstad et dans la plupart des expéditions contre Spinola. Il s'illustre notamment dans l'armée hollandaise, aux côtés de Frédéric-Henri d'Orange-Nassau, au siège de Bois-le-Duc en 1629, contre les Espagnols.

Cependant, il choisit l'année suivante de passer au service, plus prestigieux, de la France et son régiment d'infanterie est rétabli, le 27 mars 1630, sous le nom de régiment d'Eu.

Richelieu le nomme colonel et il participe au siège de La Mothe en 1634, où ses états de service lui valent une promotion au grade de maréchal de camp le 21 juin 1635. Après avoir participé à diverses campagnes en Lorraine, sur le Rhin et dans les Flandres, il s'empare notamment de Saverne en 1636, où il manque de perdre un bras, et de Landrecies en 1637. Il dirige l'assaut sur la puissante forteresse de Vieux-Brisach en 1638 et obtient sa capitulation le 17 décembre.

Sa réputation allant croissant, il sert en Italie de 1639 à 1641 sous le commandement d'Henri de Lorraine-Harcourt et s'y illustre à plusieurs reprises, puis participe, comme commandant en second, à la conquête du Roussillon en 1642. Il est nommé lieutenant général des armées du roi le 11 mars 1642, mais Louis XIII disparaît le 14 mai 1643, et c'est Anne d'Autriche, régente de France, qui le fait maréchal de France, le 19 décembre. Turenne n'a alors que 32 ans. Il est envoyé en Alsace où les armées françaises sont en position délicate. Empruntant sur ses deniers, il réorganise l'armée et traverse le Rhin au mois de juin 1644 avant d'opérer sa jonction avec les forces de Condé, qui prend le commandement. Il

participe aux sièges de Mayence et de Philippsburg et aux batailles de Fribourg (1644) et Nördlingen (1645) aux côtés de Condé. Celui-ci reparti, il mène ensuite avec ses alliés suédois une campagne décisive qui se termine par la victoire de Zusmarshausen le 17 mai 1648 et son armée dévaste la Bavière. Les traités de Westphalie sont signés peu après et mettent fin à la guerre de Trente Ans.

Un temps passé du côté des Frondeurs, il échappe à l'arrestation dont sont victimes d'autres princes (dont Condé) et cherche l'aide des Espagnols. Il connaît à cette occasion un revers en étant vaincu lors de la bataille de Rethel le 15 décembre 1650. Après la libération des princes, il se réconcilie avec Mazarin et obtient le commandement des armées royales lorsque Condé se révolte à nouveau. Après l'indécise bataille de Bléneau le 7 avril 1652, il bat l'armée espagnole commandée par Condé à la bataille du faubourg Saint-Antoine le 2 juillet 1652 et réoccupe Paris le 21 octobre 1652, obtenant définitivement le pardon de Louis XIV. Poursuivant la lutte contre Condé et les Espagnols, il les bat à Arras le 25 août 1654 mais il est, à son tour, sévèrement battu à la bataille de Valenciennes le 16 juillet 1656. Il remporte néanmoins la décisive victoire des Dunes, près de Dunkerque, le 14 juin 1658, et le traité des Pyrénées signé l'année suivante met fin à la guerre franco-espagnole.

Nommé maréchal général des camps et armées du roi le 5 avril 1660, il dirige, durant la guerre de Dévolution, l'armée française qui envahit la Flandre et s'empare de plusieurs villes.

En 1672, il est nommé capitaine général par Louis XIV. Durant la guerre de Hollande, battu par les Impériaux de Raimondo Montecuccoli, il est obligé de repasser le Rhin en 1673. Il prend sa revanche le 16 juin 1674, à la bataille de Sinsheim, où il empêche la jonction des deux armées ennemies. Un mois plus tard, il ordonne le ravage du Palatinat. Il vainc à nouveau les Impériaux en Alsace à la bataille d'Entzheim en octobre 1674, mais devant la disproportion des forces, il se replie sur Saverne et Haguenau, laissant les Allemands prendre leurs quartiers d'hiver en Alsace.

Document relatant la création de la médaille, datée 1675, relatant la défaite de l'armée allemande par les troupes de Turenne, extrait de *Médailles sur les principaux évènements du règne entier de Louis le Grand, avec des explications historiques* par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1723.

En plein hiver il fond sur Belfort le 27 décembre 1674, entre dans Mulhouse le 29. Les Impériaux sont basés à Turckheim, dans une vallée des Vosges (côté alsacien). Sa stratégie consiste à surprendre l'ennemi en attaquant par la montagne. Il monte au-dessus de la ville de Thann, passe à côté du château de l'Engelburg (qui n'a pas encore été détruit par Louis XIV), et établit son camp à l'endroit encore dénommé aujourd'hui « *camp Turenne* ». Puis son armée longe la crête et, arrivée au-dessus du camp adverse le 5 janvier 1675, déboile dans la vallée et prend l'adversaire par surprise qui est mis en fuite.

Les Impériaux sont contraints de battre en retraite et de repasser le Rhin. Louis XIV donne de nouveau à Turenne le commandement de la campagne de 1675, où il se trouve de nouveau face à Montecuccoli. Pendant deux mois, tous deux déploient leurs dons de manœuvriers. Lors de la bataille de Salzbach, enfin Turenne est sur le point d'amener son adversaire sur les positions qu'il juge souhaitables pour une bataille décisive, lorsqu'il est tué par un boulet de

canon le 27 juillet 1675. Raimondo Montecuccoli se serait alors écrié : « *Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'Homme !* ». Selon les mémorialistes du temps, la France entière le pleure, et le peuple rassemblé sur les routes honore « *le bon Monsieur de Turenne* » lors du passage du convoi funèbre vers Paris. Son oraison funèbre fut prononcée par Fléchier en l'église Saint-Eustache.



- Louis XIV accorde à Turenne l'honneur posthume d'être enseveli à la basilique Saint-Denis, avec les rois de France, comme seul le connétable Du Guesclin, sauveur du royaume, l'avait été. Pendant la Révolution française, le samedi 12 octobre 1793, son tombeau fut ouvert par des ouvriers ayant reçu les ordres d'exhumation des corps des rois et reines, des princes et princesses et des hommes célèbres. Le corps de Turenne fut trouvé dans un très bon état de conservation. Il fut exposé à la foule puis remis à un gardien de la basilique qui l'exposa plusieurs mois et, comme pour beaucoup de corps lors de la profanation des tombes de la basilique Saint-Denis, n'hésita pas à vendre ses dents au détail. Puis il fut transféré aux Jardin des plantes de Paris et le 22 messidor de l'an VII (mercredi 10 juillet 1799) son corps fut transporté dans le musée

des monuments français où un tombeau lui était destiné. Le cinquième jour complémentaire de l'an VIII (22 septembre 1800), Napoléon Bonaparte fit transférer sa dépouille à l'église Saint-Louis des Invalides, nécropole des gloires militaires de la France. Son cœur embaumé fut conservé longtemps dans un coffret de plomb, au château de Saint-Paulet.

- Le boulet ayant tué Turenne est exposé au [musée de l'Armée à Paris](#).

### **27 juillet 1776 : naissance du général Pierre Daumesnil.**

Fils d'un perruquier, Pierre Daumesnil reçoit une éducation fort incomplète et s'enrôle très jeune. Son père, ancien capitaine de cavalerie qui s'est livré au commerce, le destinait à cette carrière, mais le jeune Daumesnil s'engage à 17 ans dans le 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval le 15 mars 1794.









Grièvement blessé au

combat d'Elne le 2 fructidor an II (19 août 1794), il rejoint son régiment en Italie au commencement de l'an IV, est admis le 25 prairial an V (13 juin 1797), avec le grade de brigadier dans les guides du général Bonaparte, et passe maréchal-des-logis le 7 brumaire an VI (28 octobre 1797). À ses débuts dans les guides, il est d'une inconduite notoire en dehors des batailles. Un jour au Caire, il est arrêté et condamné à mort avec deux autres guides pour rébellion en campagne après une bagarre avec des officiers de ligne.

Bonaparte, qu'il a sauvé à Arcole et qui tient à lui, lui promet la vie sauve, s'il demande sa grâce, mais la mesure ne s'applique pas aux deux autres guides et Daumesnil refuse. Le lendemain, conduit au poteau d'exécution avec ses compagnons, la proposition lui est refaite et il refuse à nouveau. « [...] *mais, alors qu'il se met en marche pour rejoindre les deux autres condamnés, on le retient. La salve couche ses compagnons, sous ses yeux, et on le reconduit dans sa cellule. Bonaparte a décidé de le sauver.* »

Un des premiers, il monte à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, y reçoit un coup de sabre et est précipité du haut des remparts dans le fossé par l'explosion d'une mine. Dans cette campagne, il sauve deux fois la vie du général Bonaparte. Le général en chef le fait passer aussitôt dans le régiment des guides, où il déploie en vingt circonstances la plus rare intrépidité, notamment à la bataille d'Aboukir le 7 thermidor an VII (25 juillet 1799), où il s'empare de l'étendard du capitain pacha.

De retour en France avec Bonaparte, il entre dans les chasseurs à cheval de la Garde des consuls le 13 nivôse an VIII (3 janvier 1800), y est nommé adjudant-sous-lieutenant le 16 floréal (6 mai) et lieutenant le 29 messidor (18 juillet). Daumesnil suit le Premier consul en Italie (1799-1800) et combat à Marengo.

Capitaine le 13 messidor an IX (2 juillet 1801) et membre de la Légion d'honneur le 25 prairial an XII (14 juin 1804), il fait les guerres d'Autriche (an XIV), de Prusse (1806) et de Pologne (1807). Chef d'escadron le 27 frimaire an XIV (18 décembre 1805) après Austerlitz et officier de la Légion d'honneur le 14 mars 1806, il est sur les champs de bataille d'Iéna, d'Eylau et de Friedland.

Il suit l'Empereur en Espagne en 1808. Dans l'insurrection du 2 mai à Madrid, c'est lui qui, à la tête des chasseurs à cheval de la Garde impériale, commande la principale charge de la cavalerie française contre les habitants de Madrid dans la grande rue d'Alcalá. Il a deux chevaux tués sous lui par le feu des insurgés.

Daumesnil fait partie en 1809 de l'armée d'Allemagne, se trouve à la bataille d'Eckmühl et est promu au grade de colonel-major le 15 juin. Il est créé baron de l'Empire et il tombe blessé à la jambe gauche sur le champ de bataille de Wagram le 6 juillet, étant à peine remis d'un coup de lance qui lui a percé le corps au commencement de la campagne. Amputé deux fois en quelques jours, il a le bonheur de se rétablir et l'Empereur lui conserve son emploi.

Général de brigade, commandant de la Légion d'honneur et du château de Vincennes le 2 février 1812, il est investi le 18 du même mois du titre de gouverneur de cette place, d'où sortent pendant les quatre dernières années de l'Empire jusqu'à 350 000 cartouches et 40 000 gargousses par jour. Son importance est si grande que l'Empereur, dans un ordre

spécial, prescrit au général Daumesnil d'y loger, de ne jamais découcher, et de ne pas s'en absenter un instant sans ordre.

La capitulation signée le 30 mars 1814 à 17 h prescrit que le matériel qui couronne les hauteurs de la capitale doit être livré le lendemain à l'ennemi. Daumesnil, la nuit même, sort de Vincennes avec 250 chevaux, enlève et introduit dans la place canons, fusils et munitions, matériel estimé à plusieurs millions.

La capitale est alors occupée par les alliés austro-russo-prussiens depuis plusieurs semaines et Daumesnil tient encore. Les alliés réclament en menaçant le général. On ne parle, dans Paris, que de la gaieté de sa réponse aux sommations russes : « *Quand vous me rendrez ma jambe, je vous rendrai ma place !* » Il défend ce poste avec le plus grand courage contre les troupes alliées.

La Restauration elle-même croit devoir honorer ce beau caractère et elle retire à Daumesnil le gouvernement de Vincennes, mais elle lui donne en échange celui de la petite place de Condé et la croix de Saint-Louis le 17 janvier 1815. L'apparition de Napoléon sur les côtes de Provence doit naturellement rendre le vieux soldat à toute l'ardeur de ses affections pour l'Empereur. Cependant, fidèle à ses nouveaux serments, il n'arbore les couleurs nationales sur la citadelle de Condé que le 22 mars, c'est-à-dire après le départ des Bourbons. Le soir où Napoléon entre à Paris, le 20 mars 1815, Daumesnil rentre dans Vincennes.

Bien que la paix ait été signée au Congrès de Vienne, les forces d'occupation prussiennes veulent dépouiller les places fortes et arsenaux français sous prétexte de compensation de celui qui leur a été enlevé lors des conquêtes napoléoniennes. L'arsenal de Vincennes renferme un matériel considérable, plus de 52 000 fusils neufs, plus de 100 pièces de canon, plusieurs tonnes de poudre, balles, boulets, obus et sabres. Le général baron Karl von Müffling, commandant en chef du corps prussien qui occupe Paris, a essayé par tous les moyens oratoires de pénétrer dans le château. Le général est de nouveau sommé de se rendre lorsque la capitale est encore envahie : « *Nous vous ferons sauter* », dit un des parlementaires. « — *Alors je commencerai* », répond le brave général, en lui montrant une énorme quantité de poudre ; « *nous sauterons ensemble.* » Blücher lui fait proposer un million pour prix d'une capitulation, Daumesnil rejette l'offre avec mépris. « *Mon refus servira de dot à mes enfants* », dit-il. Impatient de rester inactif dans ces murs, il fait une sortie à la tête de quelques invalides, prend et reprend trois fois le village de Vincennes et ramène des canons prussiens dans la place.

Il arrive à faire parvenir au ministre de la Guerre, le duc de Feltre, un billet glissé dans la jarrettière d'une femme, dans lequel il sollicite l'aide du roi. Le général de Rochechouart, commandant la place de Paris, est envoyé à son secours. Le récit de ce dernier témoigne de l'extraordinaire courage du général Daumesnil, qui résiste avec une armée inférieure à 200 sous-officiers. Cinq mois après il capitule devant les Bourbons et sort de la forteresse avec le drapeau tricolore. Le 8 septembre de la même année, Daumesnil est mis à la retraite par le gouvernement royal.

Le baron Daumesnil vit dans la retraite quand la révolution de Juillet 1830 éclate : un des premiers actes du gouvernement est de lui rendre le commandement de Vincennes, dont la

Restauration l'a dépouillé. Il y entre le 5 août, et est promu au grade de lieutenant-général le 27 février 1831.

Les ministres de Charles X étaient emprisonnés au donjon de la forteresse, en attendant que la Cour des pairs se prononçât sur leur sort. Quand une foule de révolutionnaires exaltés demandèrent sous les murs de Vincennes la tête des ministres, Daumesnil leur répondit : « *Ils n'appartiennent qu'à la loi, vous ne les aurez qu'avec ma vie* », et son énergie suffit à calmer les émeutiers. Lorsqu'il faut transférer les ministres à la maison d'arrêt de la Chambre des pairs, on craint une nouvelle tentative contre leur vie. L'un d'eux est malade. Daumesnil, en grand uniforme le place à ses côtés, dans sa voiture, et aussi intrépide que généreux, il traverse la foule silencieuse et menaçante qui afflue sur son passage. Il se dirige au pas vers le palais du Luxembourg, et remet, sain et sauf, au commandant du palais le proscrit confié à sa garde.

Le baron Daumesnil est mort du choléra à Vincennes le 17 août 1832. Il est inhumé au cimetière de Vincennes. Les Chambres accordent une pension à sa veuve.



**27 juillet 1792 : fin de la guerre russo-polonaise.**

La **guerre russo-polonaise de 1792** ou **guerre du deuxième partage** ou **guerre pour la défense de la Constitution** oppose de mai à juillet 1792 la République des Deux Nations (Pologne et Lituanie) à l'Empire russe et à ses alliés polonais de la confédération de Targowica.

Le 18 mai 1792, environ 100 000 soldats russes franchissent la frontière polonaise et attaquent les forces de Pologne-Lituanie, fidèles au roi Stanislas II Auguste, à la Grande Diète et à la Constitution polonaise du 3 mai 1791.

La guerre prend fin dès juillet 1792 par la soumission du roi à la confédération de Targowica, qui obtient le retrait de la constitution. Mais, conséquence non prévue, la Prusse, qui n'est pas intervenue militairement, obtient tout de même de la Russie que la Pologne subisse son deuxième partage, réalisé en 1793.



**27 juillet 1848 : fin de la première bataille de Custozza (guerres d'indépendance italienne).**

La première bataille de Custozza a lieu du 23 au 27 juillet 1848 durant la première guerre d'indépendance italienne au cours du Risorgimento italien, entre les armées de l'empire d'Autriche conduites par le maréchal Radetzky, et celles du royaume de

**Sardaigne, conduites par le roi Charles-Albert en personne. Elle a lieu près de la localité de Custoza (près de Vérone, en Italie du Nord) avec comme objectif le contrôle des plaines de la Vénétie.**

\*\*\*

Après la victoire de Goito et la conquête de Peschiera par l'armée sarde, la voie des forteresses du quadrilatère s'ouvre, mais la lenteur et l'indécision du commandement sarde lui font perdre l'avantage acquis.

La bataille commence le 22 juillet à Rivoli quand les Autrichiens tentent un premier assaut sur l'aile gauche de l'armée sarde. Cet assaut sera repoussé, mais aura permis à Radetzky de se rendre compte que la disposition de l'armée adverse présente de nombreux points faibles. En effet, les Sardes sont répartis sur une ligne de presque 70 km et divisés en deux groupes, ce qui réduit les forces de chacun d'entre eux et rend le centre particulièrement vulnérable. C'est donc sur cette cible que les Autrichiens concentrent leur attaque, le 23 juillet, entre les villages de Sona et de Sommacampagna. Pendant toute la journée, les Sardes opposent une farouche résistance, mais à la fin de la journée, le général Hector Gerbaix de Sonnaz ordonne la retraite.

La situation n'est pas encore catastrophique pour l'armée sarde, car les Autrichiens ont deux fois plus de pertes. De plus le repli de De Sonnaz a paradoxalement permis d'éliminer le point de faiblesse du dispositif sarde. À ce stade des opérations, une contre-offensive est impossible mais le commandement de Charles-Albert se montre indécis et quand il tente malgré tout une contre-attaque, elle doit être immédiatement interrompue en raison à la fois du manque d'approvisionnement et de la chaleur.

L'armée autrichienne reprend alors l'initiative et attaque à son tour les Sardes à Salionze, au moment où de Sonnaz avance sur Monzambano. Battu une nouvelle fois, de Sonnaz ordonne une retraite vers Valeggio, où les combats reprennent le 25 juillet. Cette fois, ce sont les Sardes qui attaquent les premiers. Mais, pour atteindre leur objectif, il leur manque les hommes de De Sonnaz. En effet celui-ci ne disposant que de troupes fatiguées et doutant de la réussite de la campagne, s'est entre-temps replié d'abord sur Volta, puis sur Goito.

L'attaque des Sardes se trouve par conséquent ralentie, ce qui donne aux Autrichiens l'occasion de reprendre l'initiative. Au cours de la furieuse bataille qui s'ensuit, les deux fils de Charles-Albert, Victor-Emmanuel et Ferdinand se distinguent. Le premier défend une position vitale en résistant à un ennemi supérieur en nombre et le second repousse à trois reprises les attaques autrichiennes avant de se retirer afin de ne pas être capturé.

Bien qu'au soir du 25 juillet la bataille semble perdue, les combats durent encore deux jours. Le général Eusebio Bava pense qu'il est possible de construire une nouvelle ligne défensive en reprenant la petite ville de Volta abandonnée par de Sonnaz. Le soir du 26 juillet, les Sardes attaquent la ville afin de la reprendre mais au matin du 27, les Autrichiens contre-attaquent et battent définitivement les Sardes.

Il s'est créé une fracture au sein du commandement sarde : alors que Charles-Albert semble disposé à continuer la lutte, Bava souhaite placer les troupes au-delà du Tessin afin de

défendre les frontières du royaume de Sardaigne, jugeant impossible la défense de la Lombardie.

La défaite de l'armée sarde aboutit cependant au repli des Sardes sur l'Adda et Milan. C'est dans cette ville qu'a lieu, le 4 août, une bataille au terme de laquelle Charles-Albert demande l'armistice. L'année suivante, la défaite de Novare met un terme au conflit.





**27 juillet 1917 : la loi française instituant les « Pupilles de la Nation » est adoptée à l'unanimité.**

**La qualité de *pupille de la Nation* est attribuée par l'État aux enfants de moins de 21 ans dont un des parents a été blessé ou tué lors d'une guerre, d'un attentat terroriste ou en rendant certains services publics.**

\*\*\*

Cette qualité de pupille de la Nation a été instaurée par la loi du 27 juillet 1917 qui instaure l'Office national des *pupilles de la Nation*, établissement public rattaché au ministère de l'Instruction publique. Elle est destinée à l'origine aux enfants « *orphelins de guerre* » adoptés par la Nation. La Première Guerre mondiale ayant laissé de nombreuses familles sans soutien familial, ce statut permettait aux enfants qui le recevaient une protection supplémentaire et particulière, en complément de celle exercée par leurs familles.

À la différence du statut de pupille de l'État, la qualité de *pupille de la Nation* ne place nullement la personne sous la responsabilité exclusive de l'État. Les familles et les tuteurs conservent le plein exercice de leurs droits et notamment, le libre choix des moyens d'éducation. La mise en œuvre du statut de *pupille de la Nation* constitue une activité originelle de l'[Office national des combattants et victimes de guerre \(ONaCVG\)](#) et plus particulièrement de ses services départementaux. Le *pupille de la Nation* se voit accorder un certain nombre d'aides et de subventions, si la situation le requiert.



La qualité de *Pupille de la Nation* est par la suite étendue à d'autres catégories de personnes.

L'article 26 de la loi numéro 90-86 du 23 janvier 1990 étend à certaines victimes d'actes de terrorisme des dispositions du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre applicables aux victimes civiles de guerre.

La loi numéro 93-915 du 19 juillet 1993 reconnaît comme *Pupilles de la Nation* les enfants des magistrats, militaires de la gendarmerie, fonctionnaires des services actifs de la police nationale et fonctionnaires de l'administration pénitentiaire et des douanes, des personnels civils et militaires de l'État participant aux opérations de recherche, de neutralisation, d'enlèvement et de destruction des munitions de guerre et engins explosifs ou de personnes ayant œuvré sous l'autorité des personnes précédentes, dont la mort est la conséquence d'une action durant leur service. Sont également concernés les personnes titulaires d'un mandat électif au titre du code électoral tuées ou décédées des suites d'une blessure ou d'une maladie contractée ou aggravée du fait d'un acte d'agression survenu lors de l'exercice de leur mandat et en relation directe avec leurs fonctions électives, et les professionnels de la santé décédés à la suite d'homicides volontaires commis à leur encontre par des patients, dans l'exercice de leurs fonctions.

Ces textes législatifs sont aujourd'hui codifiés dans le quatrième Livre de la partie législative (articles L411-1 à L444-1 du [Code des Pensions militaires d'invalidité et des victimes de la Guerre](#)).



**27 juillet 1934 : mort du maréchal et académicien Hubert Lyautey.**

[View Fullscreen](#)

[Aller au contenu PDF](#)

**27 juillet 1942 : mort à 29 ans des suites de ses blessures de l'officier SAS André Zirnheld, auteur de la « *Prière du para* ».**

**André Zirnheld est un parachutiste français libre, membre du *Special Air Service* pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est célèbre pour avoir été le premier officier parachutiste français tué au combat et comme auteur de la *Prière du para*, écrite en 1938. Il est compagnon de la Libération.**



André Louis Arthur

Zirnheld est né à Paris le 7 mars 1913 dans une famille catholique d'origine alsacienne. Durant sa jeunesse, il était scout à la 26<sup>e</sup> troupe *Scout de France* de Paris, puis routier et sera chef Louvetier. Il fut élève au Pensionnat catholique diocésain de Passy. Il est licencié et diplômé d'études supérieures de philosophie, et nommé en 1937 professeur de philosophie au lycée Carnot de Tunis. En octobre 1938, il est affecté comme professeur au Collège de la Mission laïque française à Tartus, en Tunisie.

Au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, André Zirnheld est affecté dans une batterie de DCA au Liban. Zirnheld est volontaire pour aller combattre en métropole mais l'armistice du 22 juin 1940 est signé avant. Zirnheld rejoint alors la France libre en passant en Palestine britannique. Il est condamné pour désertion par un tribunal militaire français, qui

confisque tous ses biens.

Zirnheld est affecté comme soldat au 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine, avec lequel il participe, comme sergent-chef, au premier combat d'une unité FFL à Sidi-Barani le 6 septembre 1940, contre l'armée italienne. En janvier 1941, en raison de ses diplômes, Zirnheld est retiré du front et nommé directeur-adjoint du service d'information et de propagande au Caire. Bien qu'il s'intéresse beaucoup à son travail, Zirnheld demande rapidement à être envoyé au front. Il s'inscrit au stage d'élève-officier à l'École des aspirants de Brazzaville en juin 1941, d'où il sort cinquième fin 1941.

Au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, André Zirnheld est affecté dans une batterie de DCA au Liban. Zirnheld est volontaire pour aller combattre en métropole mais l'armistice du 22 juin 1940 est signé avant. Zirnheld rejoint alors la France libre en passant en Palestine britannique. Il est condamné pour désertion par un tribunal militaire français, qui confisque tous ses biens.

Zirnheld est affecté comme soldat au 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine, avec lequel il participe, comme sergent-chef, au premier combat d'une unité FFL à Sidi-Barani le 6 septembre 1940, contre l'armée italienne. En janvier 1941, en raison de ses diplômes, Zirnheld est retiré du front et nommé directeur-adjoint du service d'information et de propagande au Caire. Bien qu'il s'intéresse beaucoup à son travail, Zirnheld demande rapidement à être envoyé au front. Il s'inscrit au stage d'élève-officier à l'École des aspirants de Brazzaville en juin 1941, d'où il sort cinquième fin 1941.



Georges Bergé (1909-1997).

De retour au Proche-Orient en février 1942, Zirnheld se porte volontaire pour une unité commando parachutiste repassée récemment sous l'autorité de l'armée de l'air avec

l'appellation de 1<sup>re</sup> compagnie de chasseurs parachutistes — 1<sup>re</sup> CCP et intégrée comme *french squadron* au Special Air Service. Il est sous les ordres du capitaine Georges Bergé puis, après la capture de celui-ci, sous les ordres du capitaine Augustin Jordan.

Lors de sa première mission, Zirnheld commande une équipe de quatre hommes qui effectue un raid sur l'aérodrome Berka-3 le 12 juin 1942, détruisant six avions ennemis au sol. Il reçoit alors, comme tout SAS après sa première mission, l'insigne des ailes opérationnelles SAS ou « *ailes égyptiennes* ». Ses missions suivantes seront le sabotage d'une voie de chemin de fer, puis une attaque de véhicules et ramener des prisonniers de la Luftwaffe. Il est ensuite proposé pour la Croix de guerre et la *Military Cross*.

La quatrième mission de Zirnheld est un raid sur la grande base aérienne allemande de Sidi-Haneish, près de Marsa Matruh, en Égypte. Ce raid est effectué dans la nuit du 26 au 27 juillet 1942 par 18 jeeps armées conduites par des SAS britanniques et français. En quelques minutes, les jeeps, en formation de V inversé, parcourent la longueur de la piste en mitraillant les avions garés. Trente-sept bombardiers et avions de transport sont détruits, pour la perte de deux SAS britanniques tués sur l'aérodrome.

Pendant le retour, la jeep de Zirnheld a une crevaison. Une des autres jeeps, à bord de laquelle se trouve l'aspirant François Martin, vient à son secours, pendant que le reste de la formation continue sa route. Les deux jeeps réparent, reprennent la route, puis les pneus crèvent une seconde fois. Lorsque le soleil se lève, les jeeps s'arrêtent et tentent de se camoufler. Trois heures après, une formation de quatre bombardiers allemands Junkers Ju 87 « *Stuka* » les repère et les mitraille.

À leur second passage, Zirnheld est touché, d'abord à l'épaule, puis à l'abdomen. Le groupe repart en jeep, avant de se cacher dans un oued, Zirnheld souffrant trop pour supporter davantage le transport. Il meurt vers 13 heures. Martin le fait enterrer sur place avec les honneurs militaires ; une croix sommaire formée de deux planches à caisse est érigée sur sa tombe avec cette inscription : « *aspirant André Zirnheld, mort pour la France le 27 juillet 1942* ».

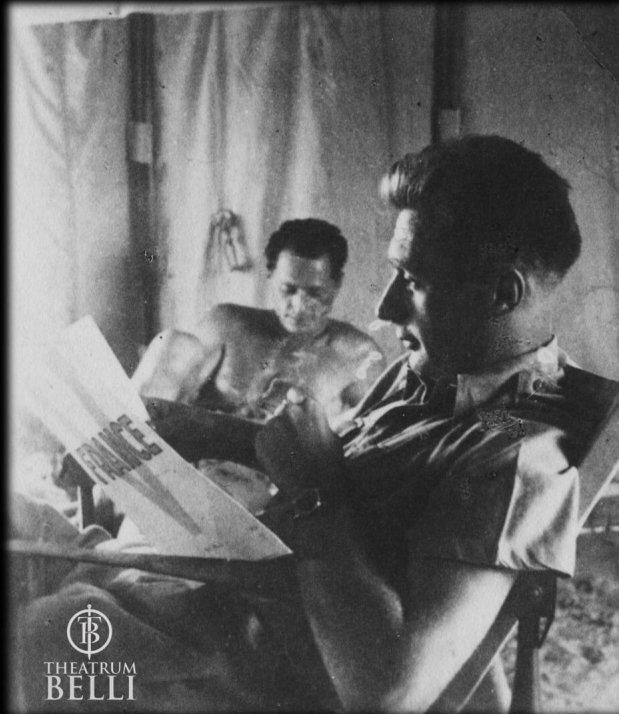
Un peu avant sa mort, il dit à François Martin : « *Je vais vous quitter. Tout est en ordre en moi.* », et lui demande de s'occuper des papiers et livres dans son barda. C'est Martin qui aurait découvert le carnet de Zirnheld dans lequel celui-ci a écrit en 1938 une *Prière* qui, dans les années 1960, sera considérée comme « **La prière du para** ».

Zirnheld sera cité à l'ordre de la Libération, avec comme commentaire : « *Excellent chef, calme et audacieux* ». Une attitude qui convient parfaitement à la devise des SAS, *Who dares wins* (Qui ose gagne).

<https://theatrum-belli.com/wp-content/uploads/2023/07/La-Priere-du-Para-EMIA.mp3>

## La prière du para

Je m'adresse à vous, mon Dieu  
Car vous donnez  
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.  
Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,  
Donnez-moi ce qu'on ne vous demande jamais.  
Je ne vous demande pas le repos  
Ni la tranquillité,  
Ni celle de l'âme, ni celle du corps.  
Je ne vous demande pas la richesse,  
Ni le succès, ni même la santé.  
Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement,  
Que vous ne devez plus en avoir !  
Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,  
Donnez-moi, ce que l'on vous refuse.  
Je veux l'insécurité et l'inquiétude  
Je veux la tourmente et la bagarre,  
Et que vous me les donniez, mon Dieu,  
Définitivement.  
Que je sois sûr de les avoir toujours  
Car je n'aurai pas toujours le courage  
De vous les demander.  
Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,  
Donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas,  
Mais donnez-moi aussi le courage,  
Et la force et la foi.  
Car vous êtes seul à donner  
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.




THEATRUM  
BELLI

## André ZIRNHELD

Né le 7 mars 1913 à Paris dans une famille alsacienne, André Zirnheld perd son père à l'âge de 9 ans. Licencié de philosophie, il enseigne en 1937 au Lycée Carnot à Tunis. Au lendemain de l'armistice du 22 juin 1940 qu'il n'accepte pas, il rejoint la France libre en passant par la Palestine britannique.

En mai 1941, il suit les cours de l'école d'élèves officiers de Brazzaville. A sa sortie, il choisit de servir chez les parachutistes des Forces françaises libres. En mars 1942, il rejoint le *French Squadron* intégré à la *Special Air Service (SAS) Brigade*, une unité des forces spéciales britanniques.

En juillet 1942, en Égypte, durant un raid sur l'aéroport de Sidi-Haneish, il est blessé lors d'une attaque de bombardiers allemands et décède le 27 juillet des suites de ses blessures. André Zirnheld est fait Compagnon de la Libération le 1er mai 1943 à titre posthume.

Dans ses affaires personnelles, on retrouvera un carnet sur lequel il avait écrit plusieurs poèmes dont un texte rédigé en 1938 et que les parachutistes ont choisi pour en faire leur prière.

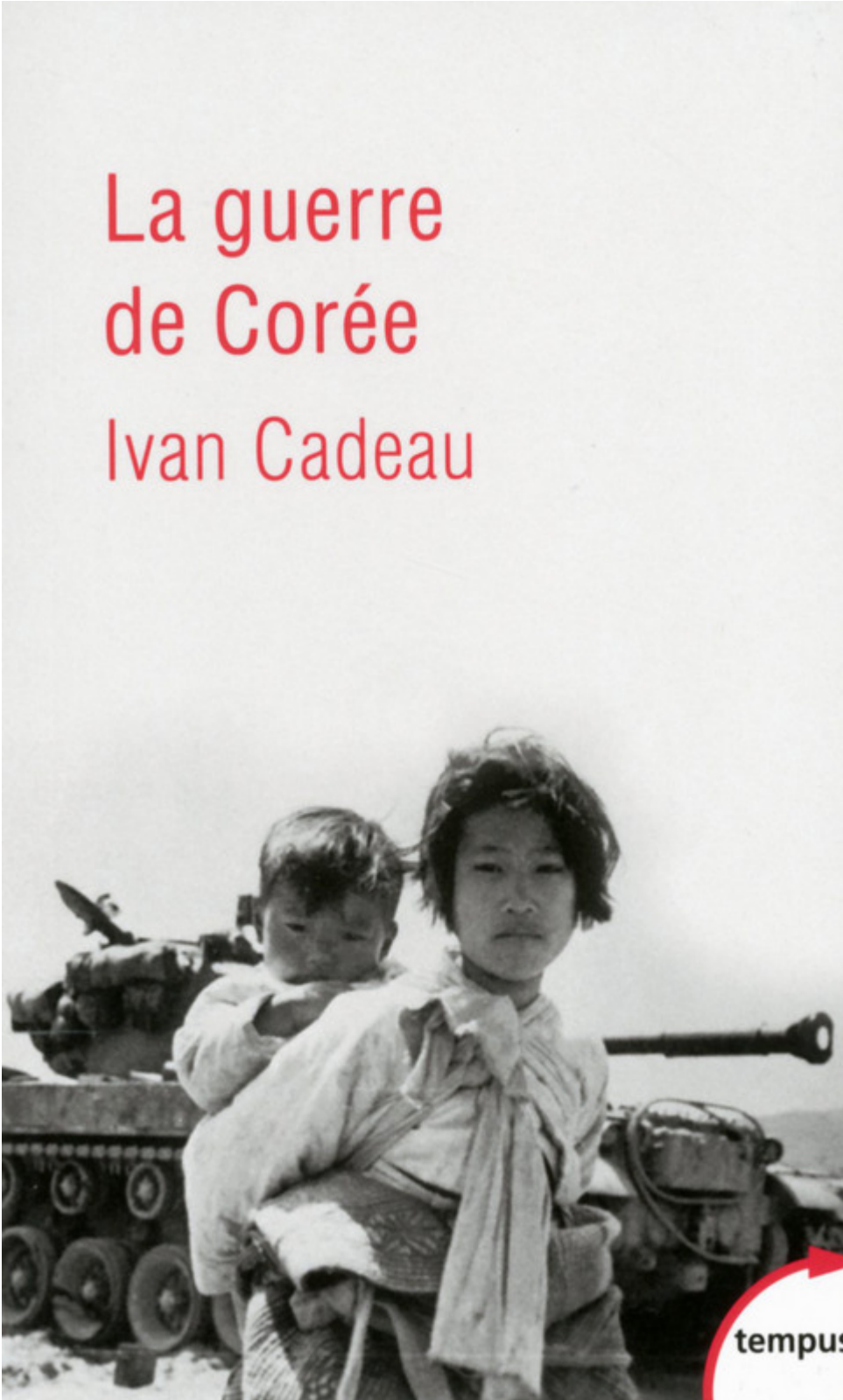


**27 juillet 1953 : signature à Panmunjeom de l'armistice mettant fin aux combats de la guerre de Corée.**

**Panmunjeom** est le nom d'un ancien village aujourd'hui disparu de la zone démilitarisée (DMZ) situé en Corée du Nord à moins de 500 mètres de la frontière intercoréenne, dans la province de Hwanghae du Nord. La ville importante la plus proche est celle de Kaesong qui se trouve à 10 km à l'ouest, tandis que la zone industrielle de Kaesong est à environ 5 kilomètres au sud-ouest.

# La guerre de Corée

Ivan Cadeau



tempus

Son nom est associé à

la signature le 27 juillet 1953 de l'armistice mettant fin aux combats de la guerre de Corée, les deux pays étant encore aujourd'hui officiellement en guerre, car aucun traité de paix n'a été signé. Le village en lui-même qui était composé d'une dizaine de huttes en paille et d'un petit magasin (*jeom* en coréen), se situait sur le côté sud de la route menant de Kaesong à Séoul, tandis que le bâtiment dans lequel cet accord fut paraphé se trouve en face sur le côté nord de la route (37° 57' 40" N, 126° 39' 52" E). Il abrite désormais le Musée de la paix de Corée du Nord.

La *Joint Security Area* (« zone commune de sécurité ») dans laquelle les négociations inter-coréennes se déroulent, débute à 350 mètres à l'est du village au delà de la rivière Sachon, laquelle marque la frontière avec la Corée du Sud sur environ 1,5 km en aval du pont de Non-retour.

#### **Lire sur TB :**

- [Le bataillon français de l'Onu en Corée \(1950-1953\)](#)
- [Corée en guerre : enseignements tactico-opératifs du bataillon français entre 1950 et 1953.](#)
- [Le rôle du « bataillon de Corée » dans la guerre de Corée](#)

**27 juillet 1965 : l'aviation américaine effectue ses premières attaques contre des rampes de missiles au Nord-Vietnam.**

**27 juillet 1997 : mort à 89 ans d'Heinrich Liebe, commandant de U-Boot.**

**Heinrich Liebe (29 janvier 1908 - 27 juillet 1997) est un commandant d'U-Boot de la Seconde Guerre mondiale. Il fait partie des commandants de sous-marins allemands ayant obtenu le plus de succès au combat (34 navires coulés - 187 267 tonnes - et un navire endommagé - 3 670 tonnes).**



Il commence sa carrière dans la Kriegsmarine en avril 1927. Il sert pendant quatre années sur le navire-école *Schleswig-Holstein* et rejoint les Ubootwaffe en septembre 1935.

En octobre 1936, il prend le commandement de l'U-2. Il est l'un des rares commandants doté d'une solide expérience des sous-marins avant le déclenchement des hostilités.

Il commande en octobre 1938 l'U-38, avec lequel il effectue neuf patrouilles de guerre.

Il quitte le service opérationnel en juillet 1941 et est affecté pour trois années au commandement de la marine (OKM, *Oberkommando der Kriegsmarine*). D'août 1944 à la fin de guerre, il est en poste au commandement des sous-marins (BdU).

**27 juillet 1997 : mort à 77 ans de l'historien Édouard Will.**

Édouard est le dernier enfant d'une famille alsacienne protestante de Mulhouse. Il est le frère de l'organiste Madeleine Will.

En 1940, il est étudiant à l'Université de Strasbourg au moment où la faculté est repliée sur le site de Clermont-Ferrand au cœur de l'Auvergne. Il s'engage auprès de la 1<sup>re</sup> armée française et participe activement avec ses camarades à la Libération de l'Alsace.

En 1946, il passe l'agrégation d'histoire et enseigne au gymnase Jean-Sturm et ensuite au lycée Fustel-de-Coulanges de Strasbourg.

En 1955, il devient Docteur en Histoire avec sa thèse consacrée à l'histoire archaïque de Corinthe : *Korinthiaka : recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux guerres médiques*.

Il rédige également une thèse secondaire intitulée *Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire grecque*.

Il a enseigné l'histoire grecque à l'université de Nancy de 1955 à 1984 et a dirigé le centre de documentation sur le monde méditerranéen antique jusqu'en 1985.

**Lire le monumental « *Histoire politique du monde hellénistiques 323-30 av. J.-C.* » (960 pages, format Poche, Seuil Éditions, 14,90 €)**

Édouard  
Will

Histoire politique  
du monde  
hellénistique

*323-30 av. J.-C.*

POINTS



HISTOIRE

**27 juillet 2002 : un SU-27UB des Faucons Ukrainiens s'écrase dans l'assistance d'un meeting aérien à Sknyliv y tuant 77 spectateurs parmi lesquels 19 enfants et en blessant 543 autres.**



**L'un des membres de la patrouille ukrainienne, le lieutenant-colonel Toponar, s'écrasa à Sknyliv lors d'une démonstration mais survécut avec des séquelles. L'accident causa 77 morts et 543 blessés. Il fut néanmoins reconnu responsable par la justice et condamné à 14 ans de prison.**

Plus de 10 000 spectateurs assistaient à la représentation aérienne, mise en place pour célébrer le 60<sup>e</sup> anniversaire du 14<sup>e</sup> corps aérien de la force aérienne ukrainienne. À 12 h 52, le chasseur d'origine soviétique — manœuvré par deux pilotes expérimentés — entama une manœuvre en tonneau dirigée vers le sol à basse altitude. Une fois sorti de son tonneau, le nez cabré en l'air, l'appareil était toujours lancé sur une descente rapide et l'aile gauche décrocha brutalement juste avant l'impact, moment où les pilotes prirent la décision de s'éjecter de leur appareil. L'avion alla ensuite littéralement s'aplatir au sol, glissant ensuite vers un avion de transport Il-76MD stationné dans sa trajectoire, qu'il percuta par le côté au niveau du nez avant d'exploser et de rouler en flammes vers la foule présente au sol. Les deux pilotes s'en tirèrent vivants et avec des blessures mineures.

77 spectateurs furent tués, parmi lesquels 19 enfants (même si les rapports initiaux divergeaient, certains indiquant un nombre de 85 victimes). Environ 100 personnes furent

hospitalisées, pour des blessures à la tête, des brûlures et des fractures. D'autres blessures furent également à noter, mais leur degré de gravité était moindre et ne nécessitait pas d'hospitalisation. Un total de 543 personnes furent blessées pendant l'accident.

Après l'accident, les pilotes affirmèrent que la carte de vol qu'ils avaient reçue différait de la disposition réelle des éléments du terrain. Sur les données récupérées de l'enregistreur de vol, il était possible d'entendre l'un des pilotes demander : « *et où sont nos spectateurs ?* ». D'autres personnes suggérèrent que les pilotes avaient été trop lents à réagir, en présence des alertes automatiques produites par l'ordinateur de bord.

Le président ukrainien Leonid Koutchma accusa publiquement les militaires d'être responsables du désastre et fit démissionner le chef de la force aérienne, Volodymyr Strelnykov et le chef d'Etat-major Petro Choulyak. Le ministre de la Défense Volodymyr Chkidtchenko envoya lui aussi sa démission, mais elle fut rejetée par Koutchma. Le 24 juin 2005, une cour militaire condamna le pilote Volodymyr Toponar et le copilote Yuriy Yegorov respectivement à des peines de prison de 14 et 8 ans. La cour déclara les deux pilotes et trois autres officiels militaires coupables de ne pas avoir obéi aux ordres, de négligences et d'avoir violé les règlements aériens de l'endroit où s'était produit l'accident. Deux des trois officiels furent condamnés à des peines de 6 ans de prison, et le dernier fut condamné à une peine de quatre ans. Toponar fut également condamné à verser un montant de 7,2 millions d'hryvnia (environ 1,18 million d'euros) de compensation aux familles, tandis qu'Yegorov fut condamné à verser une somme de 2,5 millions d'hryvnia. L'entraîneur principal de l'équipage fut acquitté, en raison d'un manque de preuves. Yegorov a été libéré en 2013.

Alors que les pilotes se virent attribuer la majorité des responsabilités, parmi lesquelles l'accusation d'avoir tenté d'effectuer des manœuvres pour lesquelles ils n'avaient pas assez d'expérience, Toponar affirma qu'il avait fait la demande d'un vol d'entraînement supplémentaire sur le terrain de l'événement, cette demande lui ayant été cependant refusée. Après l'annonce du verdict, Toponar annonça qu'il prévoyait de faire appel, insistant sur le fait que, d'après lui, le crash était dû à un plan de vol défaillant.

